



HAL
open science

André Leroi-Gourhan et le devenir de l'homme. Regards d'un préhistorien

Sylvain Roux

► **To cite this version:**

Sylvain Roux. André Leroi-Gourhan et le devenir de l'homme. Regards d'un préhistorien. Regards Croisés. Revue franco-allemande d'histoire de l'art et d'esthétique, 2019, 9, pp.16-27. hal-04061783

HAL Id: hal-04061783

<https://hal-paris1.archives-ouvertes.fr/hal-04061783>

Submitted on 7 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike| 4.0 International License

André Leroi-Gourhan et le devenir de l'homme. Regards d'un préhistorien

Un préhistorien peut-il parler de l'avenir de l'homme ? Comment l'étude de sociétés disparues pourrait-elle nous renseigner sur les problèmes à venir de l'espèce humaine puisque ces sociétés ne sont plus les mêmes et que les problèmes que rencontrent les hommes d'aujourd'hui ont pris des formes nouvelles ? C'est pourtant l'objectif que s'est fixé André Leroi-Gourhan dans une partie de son œuvre, comme il l'indique lui-même dans ses entretiens avec Claude-Henri Rocquet :

« Depuis l'âge de douze ans, je me pose toujours la même question. Question bien banale mais qui a servi de ressort à des choses qui le sont peut-être moins : le passé et le devenir de l'espèce humaine. Et je crois sincèrement que l'étude du passé de l'être humain est la meilleure garantie que nous puissions avoir de son avenir. Finalement, mes préoccupations sont peut-être uniquement la projection dans le futur de quelque chose que je recherche dans le passé ».¹

L'aspect le plus étonnant de cette déclaration ou de cet aveu, n'est pas que Leroi-Gourhan souhaite étudier l'homme dans sa continuité historique, c'est-à-dire qu'il cherche les relations qui unissent l'homme d'aujourd'hui à celui d'hier, mais qu'il considère la prospective comme une dimension essentielle de son projet. Nous devrions pouvoir utiliser la science du passé pour prévoir des problèmes à venir mais aussi les réponses qu'il serait possible de leur apporter. Et selon Leroi-Gourhan, il n'est pas « déraisonnable » de penser que cette activité de prévision pourrait couvrir une période de 20 000 ans environ. Or, notre situation actuelle, dominée par les contraintes du court terme, exige un tel effort de projection, si nous voulons pouvoir préserver ce qui peut l'être encore.²

Ces réflexions, qui datent du début des années quatre-vingts, ont gardé toute leur actualité. Mais comment la préhistoire peut-elle posséder cette dimension prospective, et comment peut-elle nous aider à nous libérer de l'emprise du présent pour penser notre développement de façon rationnelle et globale ? Pour cela elle doit prendre une forme nouvelle que Leroi-Gourhan a appliquée dans son propre travail. Par ailleurs, elle doit dégager des tendances profondes à l'œuvre dans l'histoire humaine pour pouvoir espérer proposer des solutions aux problèmes que celle-ci rencontre.³

UNE CONCEPTION ORIGINALE DE LA PRÉHISTOIRE

Leroi-Gourhan occupe une place à part parmi les spécialistes de son temps. Sa conception de la préhistoire est en effet particulièrement originale et explique, comme nous le verrons plus loin, ses analyses concernant le devenir de l'humanité. Tout d'abord, il considère que la préhistoire doit nécessairement prendre une forme ethnologique par

opposition à une préhistoire qu'il appelle « typologique » ou encore « stratigraphique ». ⁴ Leur différence ne provient pas des objets qu'elles considèrent. Elles ont à la fois le même objectif (« l'analyse culturelle » des sociétés préhistoriques) ⁵ et les mêmes objets, mais elles les considèrent selon deux points de vue différents. La seconde étudie les documents archéologiques pour établir une chronologie des types anatomiques, des types d'objets ou de techniques. La première étudie le « mode d'existence » des hommes anciens en visant non la forme des objets techniques, mais leur « fonction » ⁶ ainsi que les intentions dont témoignent ces objets et les significations qu'ils portent.

Mais cette ethnologie préhistorique ne saurait dissocier l'analyse des faits culturels et sociaux de l'analyse des faits matériels. Sans s'y opposer, Leroi-Gourhan estime ainsi que la préhistoire ne se réduit pas à l'anthropologie sociale : celle-ci a pris naissance dans l'œuvre d'Émile Durkheim, de Marcel Mauss et de Lucien Lévy-Bruhl et se prolonge dans celle de Claude Lévi-Strauss. Elle consiste à étudier le « déversement du social dans le matériel » et non « le courant à double sens dont l'impulsion profonde est celle du matériel ». ⁷ Dans le premier cas,

« toute la vie matérielle baigne dans le fait social, ce qui est particulièrement propre à montrer [...] l'aspect spécifiquement humain du groupement ethnique, mais ce qui laisse dans l'ombre l'autre face, celle des conditions biologiques générales, par quoi le groupement humain s'insère dans le vivant, sur quoi se fonde l'humanisation des phénomènes sociaux ». ⁸

Or, Leroi-Gourhan se fixe évidemment pour objectif d'étudier ce deuxième aspect délaissé par l'anthropologie sociale, il veut montrer comment des « conditions biologiques générales » rendent possible « l'humanisation » et la forme des faits sociaux. Il s'agit pour lui de prendre en compte ces conditions ainsi que la culture matérielle des hommes pour remonter, à partir de là, vers les faits sociaux : cela suppose d'étudier l'homme « dans sa réalité corporelle » puis « le résultat des actions de la main » qui témoigne de sa pensée. ⁹ Ainsi, on « passe du plan paléontologique au plan ethnologique » et on « peut prouver que l'équilibre matériel, technique et économique influence directement les formes sociales et par conséquent la manière de penser [...] ». ¹⁰ Cela conduit-il Leroi-Gourhan à accepter une forme de déterminisme biologique ? Ce n'est pas le cas. En ce qui concerne par exemple l'explication de l'activité technique et des faits qui en résultent, il considère que les conditions biologiques dessinent seulement des *tendances* qui ne se réalisent qu'en corrélation avec un *milieu* interne (constitué notamment par les données culturelles) et externe (constitué par les données géographiques, climatiques, etc.). ¹¹ Cela signifie qu'il subsiste toujours de la contingence et que les faits sociaux ne découlent pas mécaniquement des conditions biologiques et matérielles mais qu'ils prennent une forme originale imprévisible, qui ne peut être déduite *a priori* du stade précédent puisqu'elle résulte d'une rencontre des tendances avec un milieu.

UN CONCEPT CENTRAL : L'EXTÉRIORISATION

Le terme « extériorisation » apparaît fréquemment dans les analyses de Leroi-Gourhan pour qualifier le processus qui est à l'œuvre, selon lui, dans l'histoire humaine et qui en détermine les directions principales. Il est impossible de comprendre les problèmes qui se posent à l'homme d'aujourd'hui sans revenir à ce phénomène spécifique.

« Toute l'évolution humaine concourt à placer en dehors de l'homme ce qui, dans le reste du monde animal, répond à l'adaptation spécifique. Le fait matériel le plus frappant est certainement la "libération" de l'outil, mais en réalité le fait fondamental est la libération du verbe et cette propriété unique que l'homme possède de placer sa mémoire en dehors de lui-même, dans l'organisme social ». ¹²

L'homme transfère donc sur des objets et des institutions extérieures à lui des fonctions qu'il remplissait d'abord lui-même (par ses actions corporelles notamment), afin qu'il en soit libéré et qu'elles soient remplies avec davantage d'efficacité et de précision. Cette extériorisation se manifeste dans trois domaines principaux, comme l'indique la citation précédente. Ainsi, dans le domaine de la technique, l'homme a d'abord utilisé sa main comme un outil mais il a ensuite utilisé de véritables outils, séparés de lui et de sa main (comme par exemple des outils de percussion). Dans ce dernier cas, la main est utilisée en « motricité directe ». ¹³ Mais dans l'étape suivante, l'usage de machines (comme les propulseurs, les arcs, les pièges ou les poulies) a conduit à l'usage de la main en « motricité indirecte ». ¹⁴ Celle-ci ne fait alors qu'apporter une « impulsion » à ces machines. Par la suite, l'homme s'est montré capable de concevoir des machines automotrices (les moulins par exemple) et finalement, des machines qui fonctionnent de manière automatisée grâce à un programme et une mémoire internes. Dans ces deux derniers cas, la main se contente de déclencher « le processus moteur ». Au cours d'une telle évolution, la motricité s'est progressivement dégagée de la main et s'est exercée de manière de plus en plus autonome.

L'extériorisation de la mémoire se fait essentiellement dans la collectivité. La transmission des informations et des différents types de contenus symboliques a d'abord pris une forme orale, soit à l'intérieur de la famille, soit entre les groupes sociaux avec l'intervention de bardes ou de prêtres. Il y a là une première forme d'extériorisation sociale de la mémoire, puisqu'elle ne repose plus seulement sur les seules capacités d'un individu. Mais une rupture fondamentale se produit avec le passage à l'écriture, qui rend la mémoire indépendante des individus même si elle est rattachée à la collectivité qui organise l'usage et la circulation des textes. Par ailleurs, comme la production de ces derniers est devenue toujours plus importante, il est apparu nécessaire de créer des systèmes d'orientation interne comme les dictionnaires, les glossaires ou les encyclopédies afin de faciliter la recherche des informations. Pour que l'écrit puisse continuer à assurer sa fonction mémorielle, qui était menacée par sa propre multiplication, il convenait en effet de rationaliser la circulation et la recherche à travers les documents. Les systèmes mis en place n'ont cessé de s'améliorer. C'est ainsi qu'est apparu au XIX^e siècle le système des fiches, qui organise la masse de données en une sorte de « cortex cérébral extériorisé ». ¹⁵ Ce système a été de plus en plus perfectionné jusqu'à l'apparition de la forme actuelle de la mémoire électronique.

Au cours de l'histoire humaine, l'esthétique a connu elle aussi ce processus d'extériorisation. Leroi-Gourhan montre en effet que celle-ci concernait d'abord l'usage de nos sens et de notre corps, orienté vers une certaine forme de jouissance (comme dans la gastronomie qui est une manière de jouir du sens gustatif). Mais elle a pris aussi pour support les objets fabriqués, dont l'adéquation entre la forme et la fonction peut être source d'une satisfaction esthétique.¹⁶ De même, les parures et les costumes ont pu connaître une dimension esthétique tout en assurant le sentiment d'appartenance au groupe. Enfin, la dimension esthétique a été présente sous une forme que Leroi-Gourhan nomme *figurative*. Il s'agit ici de « l'aptitude de l'homme à réfléchir la réalité dans des symboles verbaux, gestuels ou matérialisés par des figures ».¹⁷ Dans le dernier cas, différents supports extérieurs (des objets, des outils, des édifices ou de simples parois) servent à cette expression symbolique. Il convient de noter, pour terminer, que la figuration peut conduire à la forme la plus forte de l'extériorisation, lorsque, par exemple, l'homme n'est ni producteur, ni acteur mais se trouve en situation de spectateur, comme face aux images produites sur une paroi ou face à des cérémonies, des danses, qui deviennent progressivement des représentations théâtrales auxquelles il ne participe pas.¹⁸

LA RUPTURE DES ÉQUILIBRES

Comment convient-il d'apprécier ce processus mis en évidence par Leroi-Gourhan ? Ce dernier se montre partagé à son égard car il constate son caractère particulièrement ambivalent. En effet, l'extériorisation témoigne bien évidemment de l'intelligence de l'homme puisqu'elle fait apparaître sa capacité à créer des objets nouveaux (ainsi que des techniques nouvelles). Elle lui permet bien sûr de se libérer de certaines contraintes matérielles dont il se trouvait d'abord prisonnier. Surtout, l'extériorisation a évité une spécialisation anatomique, notamment celle du cerveau. L'évolution, en effet, aurait pu conduire au développement de capacités cérébrales permettant de remplir une fonction précise à l'exclusion de toutes les autres. Dans ce cas, la spécialisation aurait réduit le champ des activités humaines possibles. Mais le développement technique s'est produit sans modifier l'homme et son cerveau, grâce à l'extériorisation de ses principales fonctions. En s'extériorisant, la technique a laissé libres les autres territoires du cerveau (les parties supérieures et intellectuelles) et a donné à l'homme la possibilité d'exercer son intelligence et ses activités dans de multiples directions. L'extériorisation a rendu possible et préservé notre liberté.¹⁹ C'est là un aspect sur lequel Leroi-Gourhan a souvent insisté. Dans le *Geste et la parole* par exemple, il précise que certaines machines actuelles, par leurs capacités à emmagasiner et traiter des informations, sont comme un cerveau artificiel qui dépasse de très loin les capacités du cerveau humain. Mais elles évitent ainsi la spécialisation organique et conservent à l'homme sa liberté.²⁰

Mais ce processus a ses revers, sur lesquels Leroi-Gourhan insiste longuement parce qu'ils sont particulièrement inquiétants pour l'avenir de l'humanité. En effet, toutes les formes d'extériorisation suivent un même mouvement : on peut distinguer tout d'abord une période artisanale durant laquelle les individus participent tous, à des degrés divers, aux activités de production et d'élaboration des tâches. L'extériorisation des

fonctions n'est pas encore suffisante pour éloigner chacun des activités techniques et sociales qui lui sont liées. Mais cette première période est progressivement remplacée par une période de spécialisation : les individus qui participent à ces dernières activités sont de moins en moins nombreux puisque l'extériorisation se fait plus complète et remplace donc les hommes dans un grand nombre de situations.²¹ Ce phénomène est d'ailleurs renforcé par le fait que l'extériorisation aboutit à une « déculturation technique ». Dès lors en effet que l'homme n'a plus à exercer lui-même certaines activités (qui sont exécutées par des machines) et qu'il n'a plus à produire les objets dont il doit se servir, il perd non seulement les compétences techniques liées à l'usage des outils mais plus profondément la capacité à user de son propre corps à des fins techniques.²² Ce remplacement progressif de l'homme par les fonctions extériorisées amène à se demander ce qu'il pourra faire désormais de son corps (de ses mains, de ses organes, qui sont en quelque sorte de moins en moins employés). *La perte des fonctions techniques conduit progressivement l'homme à une crise de nature métaphysique : quel peut être désormais le sens de son existence ?*²³

Le problème qui se pose ici a d'abord une dimension biologique. En effet, l'une des thèses essentielles du *Geste et la parole* est qu'il existe en l'homme une complémentarité entre l'activité motrice et le langage. Le « déverrouillage des territoires préfrontaux » est lié à la libération de la main mais celle-ci est utilisée par les nouvelles fonctions cérébrales pour se prolonger et s'exprimer à l'extérieur plus complètement : ainsi, la « pensée parlée » se fixe dans des symboles graphiques.²⁴ Or, cette complémentarité prenait la forme, dans les sociétés traditionnelles, d'un équilibre entre la dimension psychique et la dimension physique. Mais l'extériorisation provoque la « perte de l'activité manuelle et la réduction de l'aventure physique ».²⁵ Il y a là un paradoxe notable : les hommes se sont constitués comme êtres humains dès lors qu'ils ont pu faire usage de la main comme d'un outil et que le cerveau a pu se développer conjointement. Or, notre situation présente en vient à menacer cette tendance : dans les cités actuelles, la plupart des hommes n'utilise plus la fonction manuelle et l'activité créatrice qui l'accompagne nécessairement. C'est pourquoi sont apparues des activités de « compensation » qui ont pris une importance considérable dans nos sociétés modernes : le sport, le bricolage, mais aussi les vacances qui constituent le temps social durant lequel les fonctions manuelles et pratiques peuvent être à nouveau exercées (se déplacer, agir, créer, se confronter à la matière). Selon Leroi-Gourhan, nous en sommes désormais arrivés au stade de la « transposition » complète : nous n'existerons plus qu'à travers ces activités de compensation et l'organisation de ces activités nécessitera l'intervention de véritables spécialistes (pour créer des stades et des événements sportifs et ludiques, pour créer des parcs naturels, etc.). Par l'extériorisation, l'homme se libère de tout ce qui l'entoure (nature, animaux) mais aussi, comme on vient de le voir, de son propre corps mais il est alors condamné à vivre dans l'imaginaire, en ne participant plus que de manière indirecte au monde et à la nature sur lesquels la plupart des hommes n'agit plus.²⁶

Mais l'extériorisation de plus en plus importante des fonctions humaines pose un autre problème, de nature sociale cette fois-ci. En effet, l'intégration des individus à la collectivité devient progressivement plus difficile : dans les périodes antérieures, ceux-ci avaient une place précise à l'intérieur d'un groupe social donné, par la tâche qu'ils y exerçaient, et ce groupe leur fournissait le modèle qui devait régler leur travail et leur existence. Désormais que l'extériorisation a achevé de les séparer de leurs propres activités, de leurs propres fonctions et par conséquent du monde lui-même sur lequel, auparavant, ils agissaient plus directement, comment les hommes peuvent-ils encore participer aux activités techniques et sociales sans lesquelles ils ne sauraient s'intégrer à la collectivité ? Nous touchons là le point essentiel des analyses de Leroi-Gourhan : selon lui, extériorisation et participation évoluent de manière inversement proportionnelle. *Moins l'extériorisation est importante, plus la participation sociale des individus est forte. Au contraire, plus l'extériorisation est importante, moins la participation est forte.* C'est cette tendance des sociétés humaines vers une participation de plus en plus faible qui intéresse et inquiète particulièrement Leroi-Gourhan. En effet, ce problème de la participation a reçu progressivement une « solution » qu'on ne saurait estimer satisfaisante. Pour plusieurs raisons, l'extériorisation a conduit à l'apparition progressive d'un organisme social de plus en plus aliénant pour l'homme. D'une part, en effet, une opposition est apparue entre ceux qui conçoivent les objets et les techniques, et qui les mettent en œuvre et ceux qui sont dépossédés de ces fonctions techniques. La liberté créatrice des premiers a été maintenue aux dépens de celle des seconds.²⁷ Mais d'autre part, ces derniers ont ainsi été considérés de manière semblable et uniforme. La majorité des hommes forme désormais une *masse* indistincte à qui l'on demande de s'adonner à des activités identiques, puisqu'elle ne les conçoit pas mais qu'elles sont conçues par d'autres et qu'elles lui sont imposées.

Bien évidemment, ce phénomène ne s'est pas immédiatement produit. Leroi-Gourhan considère en effet qu'il existe un point d'équilibre entre l'homme et le monde, qui est possible même en présence de fonctions extériorisées. Cependant, la poursuite de l'extériorisation a fini par rompre cet équilibre et par provoquer l'aliénation des individus au sein d'un immense organisme social. Depuis l'Antiquité, les hommes vivaient dans des cités dont l'organisation était une image que l'homme se faisait du monde. Toute cité était en quelque sorte une cosmogonie : à l'intérieur des remparts, se trouvaient un noyau religieux et administratif, ainsi que des marchands et des artisans tandis qu'hors des murs, se trouvaient les agriculteurs et les artisans du feu. Mais à partir du XIX^e siècle, l'industrialisation et l'explosion démographique ont provoqué un bouleversement radical. Les villes industrielles se sont développées essentiellement à partir des lieux de production (comme les usines) et les lieux de vie des travailleurs ont été regroupés autour d'eux.²⁸ Les immenses agglomérations qui se mettent alors progressivement en place sous cette forme ne permettent plus de répondre aux besoins fondamentaux de l'être humain. Ce dernier y subit une véritable « désintégration technique et spatiale »²⁹ : l'espace n'est plus de taille raisonnable, la circulation y est rendue plus complexe, la sécurité y est plus difficile à assurer, etc. contrairement à ce qui se passait pour l'homme à l'origine (son espace était organisé sous la forme d'un

refuge, à l'intérieur d'un territoire personnel domestiqué, lequel ouvrait sur un terrain de chasse accessible).³⁰ La concentration des moyens de production et d'action aboutit donc à un bouleversement de l'espace social en même temps qu'à une dépossession des fonctions techniques.³¹ Les individus y deviennent les rouages d'un organisme déshumanisé, où ils n'ont plus qu'à exécuter des tâches répétitives et mécaniques, sans aucune liberté d'initiative. Leroi-Gourhan utilise à plusieurs reprises une image particulière pour désigner cette situation nouvelle dans l'histoire de l'humanité, celle de la *fourmilière* :

« Par le biais du symbolisme spatio-temporel la société humaine retrouverait l'organisation des sociétés animales les plus parfaites, celle où l'individu n'existe que comme cellule. L'évolution corporelle et cérébrale de l'espèce humaine paraissait la faire échapper par l'extériorisation de l'outil et de la mémoire au sort du polypier ou de la fourmi ; il n'est pas interdit de penser que la liberté de l'individu ne représente qu'une étape et que la domestication du temps et de l'espace entraîne l'assujettissement parfait de toutes les particules de l'organisme supra-individuel ». ³²

Nous indiquions précédemment que la solution qui s'est imposée, dans un tel contexte, pour résoudre le problème de la participation n'était pas satisfaisante pour Leroi-Gourhan. Car la participation a dû prendre une forme « imaginaire » et indirecte. Les individus qui ont perdu dans l'organisme social leur liberté créatrice, participent à la vie sociale de plus en plus comme spectateurs en s'identifiant à quelques individus qui conservent cette liberté et qui leur proposent les modèles auxquels s'identifier. Désormais, les hommes ne fabriquent plus leurs objets puisque l'extériorisation les en dispense mais d'autres leur fournissent les biens dont ils ont besoin et c'est par la radio, la télévision ou d'autres moyens qu'ils retrouvent une communauté avec le groupe tout entier.³³ Ces différents moyens techniques véhiculent en effet des mythes qui permettent d'assurer l'identification des individus aux valeurs sociales sur lesquelles le groupe fonde sa cohésion.³⁴ La participation indirecte conduit donc à une vie par procuration dont le contenu symbolique est prédéterminé (« émotions » déjà planifiées, « évasions » prévues, etc.). Il en résulte une forme d'uniformisation sociale qui limite par avance l'imagination et la créativité, ainsi qu'une hiérarchisation sociale importante (« une minorité de plus en plus restreinte » élabore les « programmes administratifs, politiques » autant qu'esthétiques que les hommes sont amenés à suivre).³⁵

Participation imaginaire, activités standardisées, dépersonnalisation, régression des sociétés humaines vers une forme d'organisation animale (la fourmilière) : comme on le voit, la description proposée par Leroi-Gourhan est particulièrement pessimiste.³⁶ Faut-il en conclure, comme lui, que notre liberté est désormais condamnée à n'être qu'imaginaire ?³⁷

LE DEVENIR DE L'HOMME : QUELLES PERSPECTIVES ?

Plusieurs éléments amènent pourtant à nuancer cette conclusion. Ce serait une erreur que d'en rester à cette interprétation pessimiste des analyses de Leroi-Gourhan et nous nous proposons de montrer dans cette dernière partie, que son œuvre présente des pistes pour inverser la tendance que l'ethnologue préhistorien a mise en évidence

(l'affaiblissement de la participation due à l'extériorisation). Tout d'abord, il convient de reconnaître que la situation dans laquelle se trouve l'homme d'aujourd'hui est absolument nouvelle. Jusqu'ici l'homme a modifié son milieu, amélioré ses conditions d'existence sans chercher à penser rationnellement son action sur le monde et ses conséquences pour lui-même. Il s'est contenté de se libérer par l'extériorisation. Pour la première fois de son histoire, il se trouve devant un autre problème : dès lors que cette libération (par rapport au milieu, aux animaux, etc.) a eu lieu, il ne peut s'en contenter. Il doit apporter des solutions aux problèmes qu'elle a engendrés. Ce défi est nouveau : l'homme doit désormais réorganiser son monde rationnellement, repenser son rapport au monde et aux autres pour le rationaliser. Cela signifie qu'il lui faut « considérer la gestion du globe comme autre chose qu'un jeu de hasard »,³⁸ c'est-à-dire se placer du point de vue du Tout lui-même et non plus du seul point de vue qu'il occupe comme individu à l'intérieur de ce Tout. La nécessité de ce changement de perspective ne s'était jamais imposée jusqu'ici car le processus d'extériorisation n'avait pas atteint son terme et provoqué des ruptures d'équilibre entre l'homme et le monde, de même qu'entre les hommes. « À aucun moment de son évolution il n'a encore eu à rompre avec lui-même [...] », c'est-à-dire avec la logique qui l'a conduit à s'émanciper.³⁹ C'est pourquoi il se trouve devant la tâche la plus difficile de son histoire. Mais c'est aussi pourquoi il ne serait pas raisonnable d'être pessimiste : puisque cette situation ne s'était jamais présentée, il est impossible de considérer que l'homme n'est pas en mesure de l'affronter.

L'un des éléments susceptibles de conduire à une solution réside dans la prise en compte des fonctions biologiques propres à l'homme. C'est un des aspects les plus originaux de la démarche de Leroi-Gourhan, qui découle, comme nous l'avons indiqué pour commencer, de sa conception de la préhistoire. Nous avons vu que l'un des « attributs spécifiques de *l'homo sapiens* », qui est sa capacité de « création matérielle et symbolique », est en grande partie perdu dans les ensembles sociaux actuels.⁴⁰ S'il ne convient pas de revenir en arrière pour le retrouver dans des formes antérieures d'organisation (ce serait à la fois impossible et inutile), il convient cependant de procéder à une forme de « réhumanisation ».⁴¹ Celle-ci passe par la prise en compte d'une « formule » de vie que l'urbanisme ne saurait négliger : toute vie authentiquement humaine suppose l'existence d'un « territoire personnel constitué par un morceau de nature sauvage ou domestique, et des moyens de transport individuels assez rapides pour que le terrain de chasse, c'est-à-dire l'emploi, soit à portée de temps équivalent aux déplacements d'avant la révolution des transports ».⁴² Leroi-Gourhan reconnaît que l'application d'une telle formule est difficile voire impossible au-delà d'un « certain niveau démographique ». Mais elle n'en reste pas moins la seule qui correspond aux caractéristiques fondamentales de l'être humain. C'est donc elle qui doit servir de guide aux urbanistes pour repenser l'organisation des agglomérations urbaines, dans lesquelles se concentre désormais l'essentiel de l'humanité. Ainsi, le problème du devenir humain ne saurait être posé et résolu hors de toute considération anthropologique : l'homme n'existe que dans son rapport à la nature, qu'il n'a pu transformer qu'en se transformant lui-même (par la libération parallèle de la main et

des fonctions préfrontales). Il ne saurait subsister sans que se maintienne un tel rapport. C'est pourquoi, *à travers la protection de la nature, ce n'est pas seulement notre subsistance qui est en jeu mais notre propre humanité*. C'est cette considération anthropologique qui guide toutes les réflexions de Leroi-Gourhan. On en trouve un autre exemple dans un article paru dans le journal *Le Monde* en 1974. Leroi-Gourhan entreprend d'y défendre les sciences de l'homme, en montrant qu'elles étudient des sociétés qui ont su trouver des formes d'équilibre entre l'homme et la nature (des sociétés « pas encore réduites en sujétion par la machine »), et dont nous pourrions nous inspirer pour résoudre les problèmes rencontrés par les sociétés industrielles et post-industrielles. Or, ce qu'elles nous apprennent, c'est d'abord qu'il faut changer de point de vue pour résoudre ces problèmes. Nous traitons ceux-ci en partant des sociétés c'est-à-dire en considérant des « masses humaines » comme des « plates-formes socio-économiques », alors qu'il conviendrait de partir de l'homme et d'étudier les « groupes humains comme des formules d'équilibre bio-économique ».⁴³ C'est donc comme être vivant en rapport avec un milieu qu'il faut étudier l'homme pour apporter des solutions aux problèmes qu'il rencontre.

Leroi-Gourhan semble bien avoir envisagé une dernière solution, la plus inattendue et la plus originale. Elle consiste à renverser notre conception de l'évolution technologique. Toutes les analyses précédentes montraient que l'extériorisation avait abouti à une dépossession technique et à une aliénation dans le corps social. Dans un article intitulé « L'illusion technologique », paru en 1960, Leroi-Gourhan présentait déjà certaines des thèses développées par la suite dans *Le geste et la parole* (rupture de l'équilibre entre l'homme et la matière, extériorisation dans des machines) mais il en tirait ici des conséquences en partie différentes. Notre vision du monde a changé grâce au progrès technique et scientifique, puisque celui-ci a permis de dissiper les mystères de la nature. Sommes-nous pour autant condamnés à une vision purement technique du monde, à « une vie spirituelle désespérément vide » face à une nature qui a perdu tous ses secrets ? L'ère technologique nous offre au contraire un privilège : celui d'« être les premiers à nous réjouir d'atteindre le moment où il faudra vivre religieusement dans une vie dépouillée de mystère ». Leroi-Gourhan n'hésite pas ici à parler d'une « conversion qui s'offre à nous » et qui consistera en un « difficile passage à la contemplation ».⁴⁴ De quoi s'agit-il ? Pour le comprendre, il convient de distinguer l'attitude spirituelle de l'attitude religieuse. Cette dernière a eu cours dans les périodes antérieures de l'histoire et elle consistait bien souvent à assurer le « succès » des activités techniques par des rites. Notre rapport au monde y était tout entier dominé par la finalité pratique. Ce n'est pas nécessairement le cas de l'attitude spirituelle, qui peut s'exercer indépendamment d'elle. Or, le progrès scientifique et technique nous a libéré de l'assujettissement aux contraintes matérielles mais aussi des conceptions magiques et religieuses du monde. S'il a rendu possible l'extériorisation, il ouvre donc aussi à l'homme une autre dimension qui est de pouvoir désormais s'adonner à des formes de spiritualité libres de notre dépendance au monde naturel. C'est donc une véritable conversion spirituelle que Leroi-Gourhan appelle de ses vœux. Et l'on peut penser non seulement que le monde y serait conçu autrement (non plus seulement

comme un moyen mais comme une fin) et qu'une telle attitude serait susceptible de limiter les tendances qui ont conduit à la situation actuelle de l'humanité. À travers cette réflexion, Leroi-Gourhan nous semble annoncer ce qui allait devenir l'une des orientations majeures de notre époque, celle qui souligne la nécessité d'une « révolution spirituelle »⁴⁵ par-delà toutes les réformes politiques et économiques qui ne sauraient suffire à apporter des réponses aux problèmes qui se présentent à l'homme. Ce dernier doit désormais se transformer lui-même et s'ouvrir à une forme de contemplation qui change son rapport au monde, s'il veut pouvoir poursuivre son aventure.

- 1 André Leroi-Gourhan, *Les racines du monde. Entretiens avec Claude-Henri Rocquet*, Paris : Belfond, 1982, p. 104.
- 2 *Ibid.*, p. 132-133.
- 3 Nous nous appuyons essentiellement dans cet article sur les analyses proposées par Leroi-Gourhan dans *Le geste et la parole*, tomes I et II, Paris : Albin Michel, 1964 et 1965. Une présentation en est donnée par Marc Groenen, *Leroi-Gourhan. Essence et contingence dans la destinée humaine*, Bruxelles-Paris : De Boeck Université, 1996. Pour un aperçu de la réception théorique de cet ouvrage (accompagné de références bibliographiques), voir Philippe Soulier, *André Leroi-Gourhan. 1911-1986, Une vie*, Paris : CNRS Éditions, 2018, p. 455-461. Quant au problème du devenir de l'homme, il n'a cessé d'intéresser Leroi-Gourhan jusqu'à la fin de sa vie, comme en témoigne encore un texte de 1985 : « L'être de prédation et de démesure », dans F. Gil, « Post-scriptum », *Encyclopaedia Universalis symposium. Les enjeux*, Paris : Encyclopaedia Universalis, 1985, p. 1070-1072.
- 4 Voir la Leçon inaugurale au Collège de France du 5 décembre 1969, dans *Les racines du monde*, *op. cit.*, p. 254-255.
- 5 *Ibid.*, p. 254.
- 6 *Ibid.*, p. 255.
- 7 André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, tome I, *Technique et langage*, Paris : Albin Michel, 1964, p. 210.
- 8 *Ibid.*, p. 210-211.
- 9 *Ibid.*, p. 207. On montrera par exemple qu'il existe un rapport entre territoire, nourriture et densité humaine. Les premiers groupements humains étaient des « collectivités transhumantes » de taille réduite pour la raison que les hommes consomment des « produits charnus » et non des « plantes herbacées » (car nous n'avons pas un estomac de ruminant) et que les produits charnus sont clairsemés dans la nature et variables dans une année (*Ibid.*, p. 212).
- 10 *Ibid.*, p. 207-208.
- 11 Voir André Leroi-Gourhan, *Évolution et techniques*, tome I, *L'homme et la matière*, Paris : Albin Michel, 1943, p. 27-29 de l'édition de 1971 et Leroi-Gourhan, *Évolution et techniques*, tome II, *Milieu et techniques*, Paris : Albin Michel, 1945, p. 332-340 de l'édition de 1973.
- 12 André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, II, *La mémoire et les rythmes*, Paris : Albin Michel, 1965, p. 34.
- 13 *Ibid.*, p. 43.
- 14 *Ibid.*, p. 45.
- 15 *Ibid.*, p. 73.
- 16 *Ibid.*, p. 120.
- 17 *Ibid.*, p. 206.

- 18 On notera aussi que l'extériorisation concerne d'autres aspects de l'existence humaine, que les trois domaines que nous avons présentés ici et sur lesquels Leroi-Gourhan lui-même insiste particulièrement. Il s'agit par exemple de l'extériorisation du temps sous la forme d'un système social de signaux qui règlent la vie de l'individu (*ibid.*, p. 147).
- 19 Pour cette analyse, voir par exemple, « L'illusion technologique » (*La technique et l'homme, Recherches et débats, Cahiers du CCIIF*, n° 31, 1960) repris dans André Leroi-Gourhan, *Le fil du temps*, Paris : Fayard, 1983, p. 128.
- 20 André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, tome II, *op. cit.*, p. 76. Des remarques similaires sont présentées dans le tome I du même ouvrage, p. 168 : les organes de l'homme ne sont pas spécialisés parce que le cerveau n'a pas été orienté vers une « spécialisation technique ». Cette libération organique a rendu possible la diversification de ses activités.
- 21 André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, II, *op. cit.*, p. 89.
- 22 *Ibid.*, p. 58-59.
- 23 *Ibid.*, p. 52 et 80.
- 24 *Ibid.*, p. 259-260.
- 25 *Ibid.*, p. 262.
- 26 *Ibid.*, p. 264-266.
- 27 André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, I, *op. cit.*, p. 250.
- 28 *Ibid.*, p. 253.
- 29 André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, II, *op. cit.*, p. 177.
- 30 *Ibid.*, p. 181-183.
- 31 Cette rupture des équilibres ne s'est pas produite dans le seul cas de l'organisation sociale. Elle s'est aussi manifestée à propos du développement des connaissances. Au XVIII^e siècle, l'homme n'était pas encore dépassé par son « appareillage technique ». Un ouvrage comme *L'Encyclopédie*, contenait, selon Leroi-Gourhan, l'essentiel du savoir technique que l'homme avait acquis depuis les origines et qu'il parvenait encore à maîtriser. Or, cet équilibre a été rompu progressivement au XIX^e siècle. La somme des connaissances est devenue telle qu'elle a dépassé le pouvoir des individus et qu'elle a abouti à une transformation radicale de la société (André Leroi-Gourhan, *Les racines du monde*, *op. cit.*, p. 52).
- 32 André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, II, *op. cit.*, p. 186.
- 33 *Ibid.*, p. 201-205.
- 34 *Ibid.*, p. 61.
- 35 *Ibid.*, p. 203.
- 36 Comme il le reconnaît d'ailleurs lui-même, voir par exemple André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, II, *op. cit.*, p. 204.
- 37 *Ibid.*, p. 257.
- 38 *Ibid.*, p. 268.
- 39 *Ibid.*, p. 266.
- 40 *Ibid.*, p. 205.
- 41 *Ibid.*, p. 205.
- 42 *Ibid.*, p. 182-183.
- 43 André Leroi-Gourhan, *Les racines du monde*, *op. cit.*, p. 276-277.
- 44 Voir *Le fil du temps*, *op. cit.*, p. 128.

- 45 Selon l'expression employée quelques années plus tard par Georges Friedmann dans *La puissance et la sagesse*, Paris : Gallimard, 1970, p. 354. On ne saurait manquer de relever chez plusieurs penseurs de cette période l'importance de la question de la spiritualité. Elle apparaît aussi, par exemple, dans les travaux de Pierre Hadot à propos de la philosophie antique et de la philosophie de manière plus générale (voir Pierre Hadot, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris : Institut d'Études augustiniennes, 1993).